

GAZETTE DES CAMPAGNES

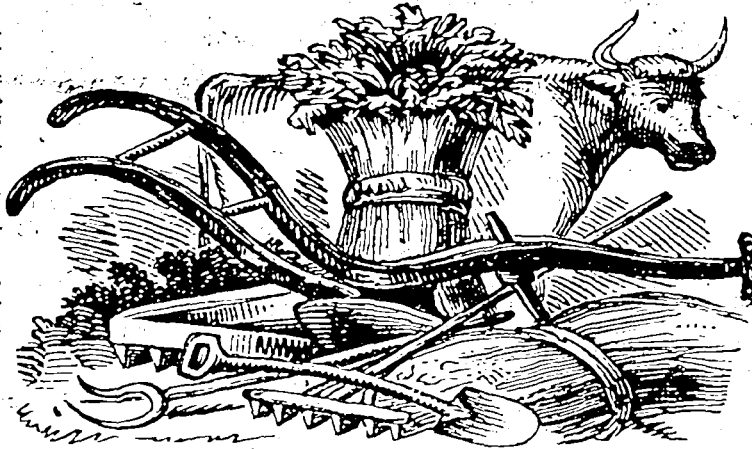
Journal du Cultivateur et du Colon, paraissant tous les Jeudis

Editeur-Propriétaire
FIRMIN H. PROULX

A qui toutes lettres concernant l'administration de la Gazette et les demandes pour abonnement devront être adressées franco.

L'abonnement est de \$1 par an, payable d'avance. On ne s'abonne pas pour moins d'une année.

L'avis de discontinuation doit être donné par écrit à ce Bureau, et les arriérés devront alors avoir été payés, sans quoi l'abonnement sera censé continuer, malgré le refus de la Gazette.



Rédacteur

J. D. SCHMOUTH

Toutes lettres, correspondances, concernant la Rédaction, devront être directement adressées au Rédacteur.

ANNONCES :

1ère insertion, 40 cts. la ligne; 2me insertion, etc. 3 cts. par ligne.

Pour les annonces à long terme, conditions libérales.

Que ceux qui désirent s'adresser aux cultivateurs annoncent dans notre Gazette agricole.

Si la guerre est la dernière raison des peuples, l'agriculture doit en être la première.
Emparons-nous du sol, si nous voulons conserver notre nationalité.

Notre feuilleton

Le retard apporté dans la réception du papier que nous avions commandé, nous empêche de publier nos quatre pages de littérature aujourd'hui; nous en publierons huit pages au prochain numéro.

CAUSERIE AGRICOLE

DES PRAIRIES

Nous n'entreprendrons pas de convaincre nos lecteurs de la nécessité produire beaucoup de fourrages. Ce serait superflu, car tout le monde le reconnaît aujourd'hui. On sait que pour faire une bonne culture, il faut de l'engrais et beaucoup d'engrais; or, pour faire de l'engrais, il faut des animaux et c'est avec du fourrage qu'on nourrit ces derniers.

Mais il est un fait sur lequel nous voudrions appeler l'attention de toutes les personnes qui s'occupent d'agriculture. Nos campagnes se dépeuplent, qui ne le sait? L'émigration atteint cette année des proportions effrayantes. Toutes les semaines, tous les jours mêmes, un peuple immense laisse son pays natal, se rend en masse dans les États de l'Union américaine, abandonne notre fertile contrée, dit adieu à l'air pur de la campagne pour aller s'enfermer dans l'atmosphère impure et insalubre des manufactures, user sa santé dans un travail dur et incessant. Que rapportera-t-il au pays si jamais il n'y revient? quels fruits aura produit ce travail? il nous est pénible de le dire, et cependant l'expérience des émigrants des années passées nous fournit des preuves convaincantes. De toutes ses sueurs, de toutes ses fatigues, il recueillera peut-être quelque argent; s'il est économe et rangé, il fera de petites épargnes qui malheureusement seront bientôt dépensées pour satisfaire aux besoins d'une santé trop souvent délabrée.

Pour leur malheur, les personnes qui émigrent aux États-

Unis ne réfléchissent pas assez sur les résultats désastreux du travail manufacturier. Elles ne voient que le gain présent, l'avenir ne les préoccupe nullement; voilà pourquoi nous constatons une recrudescence si grande dans la fièvre de l'émigration.

Mais c'est aussi un malheur pour notre prospérité nationale. Le travail est un capital important qui fait la richesse des peuples qui le possèdent. Étudions les différentes nationalités, les plus riches sont précisément celles où le travail est le plus abondant. Les États-Unis s'enrichissent des sueurs du peuple canadien, ce sont ces sueurs qui font vivre leur commerce et leurs manufactures, et dans le même temps le Canada s'appauvrit de toute la somme que le travail aurait produit s'il était resté dans les limites de notre territoire.

Nous étions pauvres en travail avant que l'émigration eût atteint les proportions actuelles, partout on entendait parler de la rareté de la main-d'œuvre; que sera-ce donc cette année? que sera-ce dans quelques années si cette fièvre continue? L'avenir est bien sombre pour le Canada.

Nos campagnes sont déjà tellement dépeuplées que les cultivateurs ne pourront certainement pas se procurer les bras suffisants pour la confection des travaux de culture. Les semailles se feront nécessairement avec lenteur, mais c'est surtout au temps de la moisson que la rareté des travailleurs se fera le plus vivement sentir. On peut bien se procurer des instruments pour l'exécution plus rapide des travaux; mais la direction de ces instruments demande une certaine habileté qui ne s'acquiert qu'avec le temps, et d'ailleurs ils ne sont pas à la portée de toutes les bourses.

Eh bien, ce fait si patent de la désertion des campagnes doit être soigneusement médité par tous les cultivateurs désireux de tirer un parti avantageux de leurs terres. La culture des céréales demande beaucoup de frais de main-d'œuvre; les prairies, au contraire, sont d'une culture peu dispendieuse. Les premières ne doivent jamais, dans une exploitation bien conduite, couvrir une étendue plus grande